

L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28

VENTE EN GROS

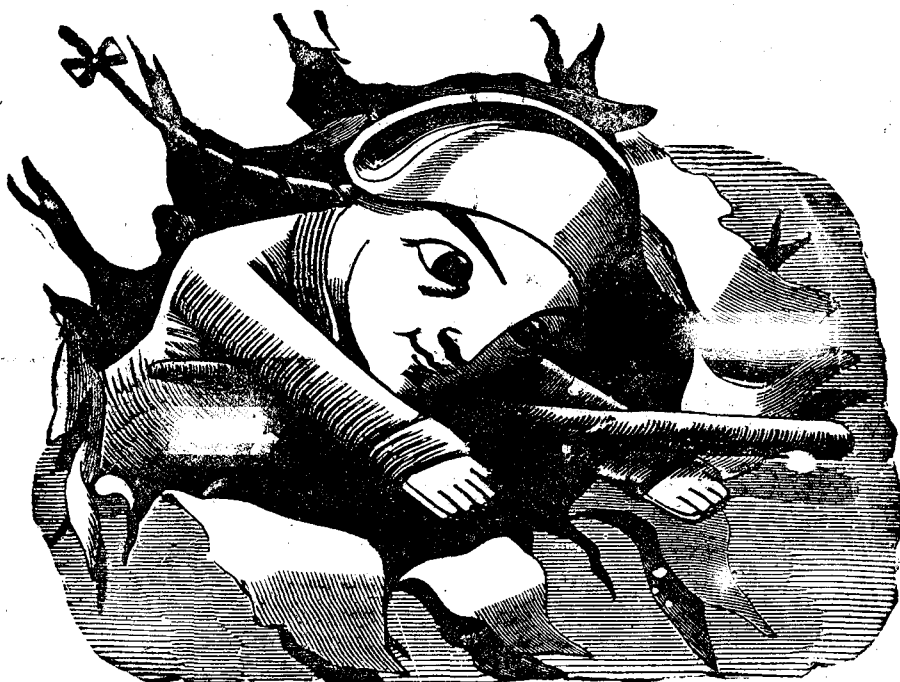
4, RUE DE JUSSIEU, 4

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER
14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

LUTTE ELECTORALE



Premier Candidat. — Citoyens ! mon programme sera toujours conforme à vos désirs.

Un Electeur. — Moi, je veux la lune !

Premier Candidat. — Nommez-moi député et vous l'aurez.

Deuxième Candidat. — Vous connaissez ma profession de foi.

Guignol. — Oui, mais faut pas retourner sa veste comme tant de mamis que sont dans la députaïson.

Gnafron. — Je crois, Chignol, que faut z'avoir confiance dans ceusses que promettent moins de beurre et que n'en donnent le plus.

LA RÉPUBLIQUE

Et les Évêques



— Dis-donc, Guignol, quoi donc que te fais là-haut, sus ta suspente ?

— Mon vieux Gnafron, je sis n'entraîn d'aligner mes bardaires que m'ont délavore toute la nuit. Faut que je les crabouille.

— Mais, ganache, laisse tes bardannes tranquilles ; faut ben que tout le monde vive. Les bardannes ça remplace les sangsues : ça vous liche le mauvais sanque ; on n'a pas besoin d'appeler le merdecin pour qu'il vous en flanque dessus à l'âne nus.

— Vois-tu, Gnafron, toi, t'es t'un vieux conserveur. Te connais rien du tout à l'impolitique. Porvu que te reliche ton canon, c'est tout ça que te faut, et ça que te peux faire. Te conserve tout ; jamais tu te débarasse de rien ; chez toi, y a de z'iragnes que t'ont vu viende au monde ; elles n'ont de toiles que buchent tous les chassis, gn'a pas z'un recoin que soye pas garni par ces sales bêtes. Et tes bardannes donc. Ah ! nom d'un rat, on dirait de petites bourriques tant elles sont grosses. Tu veux les conserver encore tout le temps comme ça. Je crois que tu veux tout garder jusqu'au mement qui n'est z'encore bigrement loin d'ici, ousque l'on fera un miracle à Bourdes.

Conserve donc la vinasse ! gn'a qu'elle qui gagne à être vieille. Tout le reste, vois-tu, c'est bon qu'à emmieller le pauvre monde.

Tiens, c'est comme la République, où plutôt les dirigeants de la République, y sont z'encore pus conserveurs que toi : y conservent tout.

Z'enfants, reluquez un brin, jusqu'à Messieurs les évêques que s'en mêlent et que n'ont l'air de pas voloir se faire de longtemps.

Avez-vous su tout ça que n'ont japillé un tas d'évêques à propos des livres d'instruction que l'on donne à nos petits gosses dans les écoles ousqu'y gn'a des congrégaleux.

Croyez-vous qu'y n'ont assez débiné et sansouillé le gouvernement de la République ?

FEUILLETON

D'mandez le Programme

JACQUES BONHOMME. — Je trouve bien que les périodes électorales reviennent très souvent.

LE COMITÉ. — Il ne faut pas s'en plaindre, Jacques, puisque tu as plus fréquemment l'occasion d'exercer ton droit.

JACQUES. — C'est vrai ! mais c'est égal, on est toujours en l'air, et il me semble qu'il n'y aurait pas tout à perdre à ce que l'on se tienne un peu tranquille.

LE COMITÉ. — Après cette élection tu te reposeras pendant longtemps.

JACQUES. — Que me racontez-vous là ? Dans deux mois il faudra être des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement ; dans six mois, et peut-être avant, si la loi municipale est promulguée, ce sera le tour des Conseils municipaux. Ça n'en finit plus.

LE COMITÉ. — C'est la vie.

JACQUES. — Je ne dis pas non ; je conviendrai même, si vous le voulez, que ce serait bien amusant si...

LE COMITÉ. — Si ?

JACQUES. — Si ce n'était pas si triste.

Vous imaginez-vous que les menisses vont leur fermer le bec en les envoyant dinguer et chercher leurs puces pus loin ? Ah ben voui ! pour nous y faire accroire qu'on s'en occupe on fait délibérer que ces jolis messieurs y n'ont mérité z'un blâme.

Ça fait-y pas suyer de flageollets à l'envers. Vous dites qu'y n'ont mérité z'un blâme ; mais tas de ganaches, y n'ont mérité la trique et la pus belle volée de picarlats que se soyent jamais donnée.

Comment, c'est z'avec l'argent de la République qu'ils se graissent le paté. C'est z'avec beaucoup de milliers de battants qu'on a la gnougnerie de leur-z-y abouler, que viventgrassement et c'est pour la arremercier de sa générosité, qu'y désobéissent à la loi et que n'engagent tout le populo à n'en faire autant.

Ah, mais, z'enfants, ça c'est la fin du monde ; c'est la fin de l'humanité.

Gn'a z'un proverbe qui dit : Tout chien que mord son maître mérite la mort.

Alorsse, et sans comparaison, ben entendu, les évêques que mordent la main qui les paie, y méritent z'au moins un grand coup de grolle dans le zéro. C'est ben la pus petite chose qu'on puisse leur donner.

Ça me semble, à moi, Guignol, en y mettant tout le gingin que je n'ai dans le courge, ça me semble, que quand on est pas content de son patron ou de son bargeois, on ne fait ni une ni deusse : on s'en va.

Mais faut pas faire comme tous ces pandrilles cafardeur, hommes noirs, violets ou rouges que se trouvent dans de palais, avé de manteaux de soie entourés de varmines, que se banbannent l'as de pique dans des fauteuils à roulettes et de lits ben mollets ; de gones que relichent le chocolat, et la pus chenuse vinasse, et que quand y sont ben gonflés, y se mettent à cancaner sus la République !!

Ça, voyez vous, z'énfants, c'est pas chenu.

Pour se défendre des reproches, savez-vous ce qu'ils piallent ? C'est curieux, comme les mystères de la baraque de la vogue de la Croix-Rousse dont les journalistes ont griffardé l'histoire ces jours derniers.

Ils disent que c'est le pape qui leur z'y-a dit de faire ça qu'y font !!

Eh ben, n'en vela z'une chique raison !

Qué que ça peut nous fichier que le Pape y soye pas content ?

Eh puis, entre nous, vous n'aurez beau chanter toutes vos letanies, si le gouvernement fait son devoir, y vous coupera les vivres, et tout le monde lui donnera raison s'il vous dit d'aller demander vot'salaire à celui à qui vous obéissez et non à la République que vous dénigrez.

JEAN GUIGNOL.

LE COMITÉ. — Allons bon, voilà que tu te mets à broyer du noir.

JACQUES. — Il y a bien de quoi. Avec ça que c'est chose si amusante que d'assister aux réunions où l'on se dispute comme des marguilliers après boire.

LE COMITÉ. — On discute.

JACQUES. — Ah ! vous appelez de la discuter. Alors dans quelles circonstances employez-vous le mot discuter ?

LE COMITÉ. — On ne l'applique plus guère que pour indiquer ce qui se passe à la Chambre les jours où il s'agit d'affaires sérieuses.

JACQUES. — Et puis s'il faut, vous parler franchement, je commence à en avoir par-dessus les oreilles de ces interminables discours sur la question du programme.

LE COMITÉ. — Diable ! mon cher Jacques, tu es nerveux, ce matin.

JACQUES. — Il y a fichtre bien de quoi ; plus les choses ont l'air d'avancer, moins j'y comprends.

LE COMITÉ. — Ne sommes-nous pas là pour te donner toutes les explications, tous les éclaircissements que tu peux désirer.

JACQUES. — Je vous répète que plus vous faites d'efforts pour éclairer la situation, plus elle me paraît obscure.

LE COMITÉ. — C'est qu'en effet, il se passe des choses graves.

JACQUES. — Bast ! Il s'est passé des choses graves de tous temps et la terre tourne toujours.

LE COMITÉ. — Ceci devient de l'indifférence ; prends garde, Jacques Bonhomme.

Y SOMMES-NOUS POUR LE DÉSARMEMENT



Moi, j'en serais assez... et vous ?

Ah, voilà ! Il s'agit de savoir qui est-ce qui fait, non pas la blague, mais de la blague, ce qui n'est pas du tout la même chose.

La blague que l'on ferait, ce serait l'œuvre du gracieux et grincheux Bismarck et des deux victimes : l'Autriche et l'Italie, avec lesquelles il fait commerce d'amitié, ni plus ni moins que Cabrion avec Pipelet, ce dernier concurrent de Gnafron — pour le regroillage — mais pas pour la politique.

Ceux qui font de la blague, se sont les gueusards qui se sont donné la sale tâche de tenir l'opinion publique en émoi, afin de nuire aux affaires, au travail, et d'exciter le peuple français contre la République. C'est le jeu de la fripouille réactionnaire et du quatuor de légitimistes, d'orléanistes, de badinguistes et de banquiers véreux — moralement — mais riches au fond, qui tous, sans exception, comptent sur la ruine de la France pour mener malhonnêtement leurs petites affaires à bien.

Hein ! quel joli assortiment de muftes. Regardez-moi ça !!

Voyons ! Vous vous prenez donc pour des actionnaires de l'Union ou du Lyon et Loire.

Entre nous, ce ne serait pas poli — pas plus à un autre point de vue — que si vous nous appeliez administrateurs de l'une ou de l'autre de ces deux éponges à épargnes.

Supposez-vous donc, tas d'idiot, que nous croirons jamais que la Prusse et l'Autriche désarment. Mais empaillés que vous êtes, le jour où ces deux nations désameraient, leurs gouvernements disparaîtraient comme des muscades sous les mains d'un Bosco quelconque et des billets de banque chez les caissiers d'un Bonthoux ou d'un Fédér.

Mais, comment pouvez-vous espérer que nous avalions que l'Italie consente à rester seulement vingt-quatre heures sans jouer aux soldats.

Et vous voulez nous faire avaler que la République est moins que rien et que tout va finir en un moment. Mais, botte de crétiens ! si la République est si peu de chose, pourquoi donc, S. V. P., les étrangers se mettent trois contre elle ?

Sans compter, mes pauvres vieux, que si les pays si homogènes qui s'appellent l'Italie, l'Autriche-Hongrie, etc., et l'Allemagne se mettent à se passer la patte sur le picou, comme dirait mon ami Guignol, il y a en Europe d'autres nations qui ne seraient peut-être pas de leur avis.

Taisez vos gueules et souvenez-vous que la France ne se laissera pas emmieller comme du temps de votre compère.

Savez-vous ce que le pays aurait de mieux à faire s'il était menacé par la canaille allemande que vous appelez de tous vos vœux ; eh bien, ce serait de recurer la marmite dans sa maison avant d'aller défendre la frontière. Après cette salutaire précaution, il pourrait dire comme le maréchal Soult : Messieurs, il est toujours sage d'assurer ses derrières. Quand on est certain de ne pas recevoir des coups de fusil dans le dos, c'est déjà quelque chose.

Et ne vous y trompez pas, j'ai souvent entendu dire que ce que j'indique là, a fait le sujet de préoccupations très sérieuses pour des esprits dévoués à la patrie, et par ma foi, ce n'est pas là ce qui pourrait arriver de plus malheureux contre l'alliance à trois qui est, aujourd'hui, fort embarrassée d'elle-même.

COGNÉ-DRU.

JACQUES. — Vous conviendrez bien qu'il est agaçant d'entendre les niaiseries que l'on débite chaque jour à mon nez et à ma barbe. Il faut en vérité que tous ces candidats et leurs comités me prennent pour un imbécile de la plus belle force.

LE COMITÉ. — Voici justement l'un des candidats qui s'avance vers nous.

JACQUES. — Est-ce le plus avancé ?

LE COMITÉ. — Sans doute, puisqu'il est devant.

JACQUES. — Ah ! ah ! Il paraît que vous aussi, vous avez le mot pour rire.

LE COMITÉ. — Pas souvent, quelques fois.

JACQUES. — Ça vaux mieux ; il ne faut abuser de rien, même des meilleures choses.

PREMIER CANDIDAT. — Citoyens, un grand nombre d'électeurs de la 45^e circonscription m'ont demandé de présenter ma candidature.

JACQUES. — Qui donc, ceux-là ?

LE COMITÉ. — N'interrompez pas.

JACQUES. — Mais c'est assomant. Ils commencent tous de même.

LE COMITÉ. — Laisse les dire, c'est l'habitude. En quoi cela peut-il te gêner ?

JACQUES. — Alors c'est le cas de répéter que plus ça change et plus c'est la même chose.

PREMIER CANDIDAT. — Je ne fais donc qu'obéir en venant solliciter vos suffrages. Mais j'entends, dans l'honorable société qui m'environne, des personnes qui disent :

LE DÉVOUEMENT



Une chose aussi étrange qu'incompréhensible, même après réflexion — au moins pour moi — c'est le toupet avec lequel toute la séquelle réactionnaire soutient que le peuple veut la destruction de la propriété.

Je voudrais bien savoir si, quand éclate un incendie, ce sont messieurs les bourgeois qui vont risquer leur peau pour éteindre le feu.

Et comme preuve, je voudrais bien savoir le nombre de victimes appartenant à la haute classe qui ont trouvé la mort dans les sinistres. (Nous pourrions faire une règle de proportion qui nous apprendrait à quelle classe de la société le dévouement a coûté le plus cher).

Du feu, passons à l'eau.

Dites donc, messieurs les contempteurs du peuple, faites, s'il vous plaît, le tableau de vos pertes; nous vous ferons la note de ce que le peuple a perdu.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'on reproche à ce pauvre peuple de ne rien posséder. C'est d'autant plus fâcheux pour lui que, s'il avait des immeubles, il laisserait à d'autres, en cas du danger, le soin de les défendre.

Si seulement les villes avaient l'heureuse idée de prendre des assurances pour leur compte, cela leur permettrait de supprimer ou, tout au moins, de diminuer les droits d'octroi, ce qui ne serait pas sans utilité pour un grand nombre, sinon pour tous.

Soit dit entre parenthèse, la suppression de l'octroi a surtout pour résultat de faire la fortune d'un tas de mastroquets, restaurateurs d'un ordre relativement élevé, qui devraient bien taire leurs becs quand on parle de ces choses-là. Mais non, ils prennent la défense de ce pauvre peuple auquel ils vendent au prix d'un litre — une fiole qui contient de cinquante à cinquante-cinq centilitres.

Mais ces gaillards-là se disent dévoués à la cause du peuple !!

Après ça, il y a tant de genres de dévouement.

CAQUE-NANO.

Le Mouvement électoral



La grande lutte électorale va commencer : ils sont deux candidats qui briguent la succession Varambon. L'un vieux et sincère républicain que nous respectons, mais en raison de son grand âge, plu tôt disposé à la retraite qu'à l'activité politique; avec un programme aux formules vagues, indéfinies, pouvant se modifier à volonté.

L'autre, jeune, éloquent, républicain convaincu, avec un programme défini, et sans aucune concession pour les utopies.

Maintenant transportons-nous par l'imagination sur une place de Givors, la bataille va commencer, acharnée et terrible, car un grand chef horloger et barbu viendra lancer ses lourds contrepoids dans la balance de la destinée en faveur du docteur Monteilhet.

Electeurs, dira-t-il, l'heure a sonné au réveil-matin de la lutte, l'opportunisme, montre à l'épée qu'il a reçu au ta-

« C'est très bien, mais ton programme? » Je viens vous l'exposer avec franchise. Tel qu'il est, je le maintiendrai, et vous pouvez compter sur moi.

JACQUES. — Hum!

LE COMITÉ. — Silence!

PREMIER CANDIDAT. — Je dois commencer par la question la plus brûlante du moment : celle qui passionne les esprits et qui nous divise le plus : vous avez déjà compris que je veux vous parler de la Révision de la Constitution.

JACQUES. — En voulez-vous?

PREMIER CANDIDAT. — J'en veux, sans en vouloir.

JACQUES. — C'est un Normand ou un Dauphinois.

PREMIER CANDIDAT. — Tout est perfectible en ce bas monde, et bien prétentieux serait celui qui aurait l'audace de dire à l'organisation sociale : Tu n'iras pas plus loin. En tous cas, ce ne sera jamais moi qui prononcerai ces sacrilèges paroles, et j'espère que personne n'osera soutenir que l'esprit humain a dit son dernier mot. Vous le voyez, citoyens, j'aborde franchement les difficultés qui assombrissent l'horizon politique; je veux rechercher avec vous les moyens de l'éclaircir.

JACQUES. — Je ne comprends pas.

LE COMITÉ. — C'est cependant d'une limpidité sans égale.

JACQUES. — Des belises! Oui ou non, voulez-vous de la Révision?

PREMIER CANDIDAT. — Vous me mettez on ne peut mieux à mon aise, et je vous remercie de m'avoir posé la question dans ces termes. Car, enfin, vous comprenez par-

lon dans le précédent combat, qu'il n'est plus invulnérable et que le mouvement démocratique possède aujourd'hui le grand ressort destiné à lancer le balancier de la pendule humanitaire dans les réformes sociales, dont le pivot se trouve dans l'élection de notre candidat le docteur Monteilhet, qui, rubis sur l'ongle, sera nommé député.

Aux urnes donc, citoyens, et pas d'abstention.

Pour copie conforme :
GUIGNOL.

Un peu de tout



Hier matin, en passant sur le pont de la Guillotière, un pauvre garçon de magasin, qui avait un trou à la poche de son gilet, a perdu 17 fr. 50 en petite monnaie.

Touchés de son désespoir, plusieurs passants se sont réunis pour lui dire, dans un élan de compassion vraiment touchant :

— Mon garçon, quand on a un trou à la poche de son gilet, il faut bien se garder d'y mettre aucune pièce.

Au moment où nous subissons de brusques transitions de température, nous croyons devoir rappeler qu'il est toujours très imprudent de quitter ses vêtements d'hiver... avant d'en avoir d'autres.

Lundi soir, au parc, un monsieur très bien mis, mais affreusement chauve, a commis l'imprudence de dormir, la tête découverte, dans le voisinage de l'autruche. Cette dernière, prenant le crâne dénudé du dormeur pour un œuf d'une de ses sœurs, s'est mise à le couvrir avec une opiniâtreté telle qu'il a fallu l'intervention de plusieurs gardiens pour mettre fin à cette scène dangereuse.

Nous devons prévenir le public qu'il circule en ce moment beaucoup de pièces de deux francs fausses.

Ces pièces sont d'une contrefaçon assez grossière, qui les rend faciles à reconnaître.

Cependant, les personnes qui ne sauraient point les distinguer des bonnes, ont un sûr moyen de vérification.

Elles n'auront qu'à accepter sans observations toutes les pièces de deux francs qu'on leur présente, et ensuite de faire dire des messes pour le repos de l'âme d'un proche parent défunt et de payer avec.

Celles qu'on leur refusera seront les mauvaises.

CHAMPAVERT

PAROLES ET MUSIQUE



Le Grand-Théâtre a changé son affiche; le Chevalier de Maison-Rouge est remplacé par la Belle Gabrielle, un drame de M. Auguste Maquet. S'il fallait choisir entre ces deux pièces je donnerais la préférence au Chevalier qui est certainement de beaucoup supérieur à la Belle Gabrielle, dont

faitement, avec l'esprit si net, si pratique, qui est l'apanage, le monopole, si j'ose m'exprimer ainsi, des grandes réunions populaires, des assises solennelles du suffrage universel, cette admirable conquête de l'esprit moderne, qu'il faut de toute nécessité que l'électeur et l'élu soient toujours en complète communion d'idées et d'accord sur les questions principales qui constituent le fond de la politique du moment. Je n'hésite même pas à déclarer, loyalement, devant vous, citoyens, que s'il en était autrement, tout ne serait plus que chaos, chaos inextricable, qui pourrait mettre en danger les droits des électeurs et l'indépendance de l'élu. Indépendance sans laquelle l'influence du député disparaît, au grand dommage du suffrage universel, base immuable de nos institutions.

JACQUES. — Sapristi, comme il parle bien.

PREMIER CANDIDAT. — Je reviens à la révision de la Constitution.

JACQUES. — Allons, tant mieux.

LE COMITÉ. — Si vous interrompez à chaque instant, l'orateur ne pourra jamais suivre le fil de ses idées.

JACQUES. — Ce serait dommage, car celle qui lui a coupé le fil à tortivement gagné ses cinq sous.

PREMIER CANDIDAT. — Il s'agit maintenant, permettez-moi de vous le dire, avec la sincérité d'un homme qui est destiné à remplir son mandat jusqu'au bout et à tenir toutes ses promesses; il s'agit, dis-je, de jeter un coup-d'œil rapide sur les considérations politiques et économiques dans lesquelles se trouve actuellement notre belle patrie. Vous pensez certainement comme moi, — je n'en veux pas douter un instant, car le doute sur un sujet aussi grave me serait trop douloureux, — qu'il est bon que notre

on peut dire qu'elle exhale un parfum qui a beaucoup de ressemblance avec le moisi.

Je croyais que la direction en présence de la grande indifférence du public ne s'obstinerait pas à remettre à la scène des ouvrages qui ont eu le temps de s'habituer à l'oubli et que l'on n'en voit pas tirer sans un certain effroi.

D'ailleurs la multiplicité des personnages exige une troupe plus nombreuse que celle dont dispose la direction : il y a au moins imprudence à confier certains rôles à des com-parses, fort étonné, j'en suis convaincu de l'attention inattendue et délicate de M. Dufour, qui les a tiré d'une obscurité des mieux justifiée, et dans laquelle ils retomberont aussitôt que le permettra la nécessité de la situation anormale des théâtres municipaux.

On peut comparer, dans une certaine mesure, la troupe qui s'acharne à jouer ce drame sur notre première scène, à ces troupes de passage dans lesquelles deux ou trois artistes sont entourés de nullités qui rendent le spectacle insupportable.

Ce que l'on ne saurait admettre dans les compagnies ambulantes, ne devrait pas être toléré alors qu'il s'agit d'une troupe à demeure.

Je sais que pour des raisons absolument financières, M. Dufour tient à ne pas fermer les portes du Grand-Théâtre et qu'il compte faire valoir la chose en temps et lieu. On ne me consultera pas, assurément, pour savoir quel compte il faut tenir de ce fait. Mais, la vérité, c'est que la direction a obtenu des résultats sinon très brillants, elle n'y pouvait prétendre avec les éléments dont elle dispose, du moins très satisfaisants. Je suis très profondément convaincu que dans ce que l'on croyait lui imposer comme une charge, elle a trouvé la source de bénéfices honorables.

Avec le personnel qui devrait exploiter les Célestins, la Direction a trouvé le moyen de tenir les deux théâtres ouverts, je lui en fais mes compliments les plus sincères, mais ce n'est pas suffisant pour que nous soyons privés des représentations d'opéra qui nous ont été promises officiellement.

Pour ma part, je tiendrais d'autant plus à ces représentations qu'elles auraient le mérite de donner une satisfaction relative à l'opinion publique, et que ce serait un avant-goût de ce que tout le monde attend avec une certaine anxiété.

Plus heureuse que Rose, qui vécut ce que vivent les roses, la Mascotte a repris une vie nouvelle au théâtre des Célestins, je ne dis pas grâce, mais avec le concours de M. Morlet et de Mme Van Ghell.

Depuis les premiers temps de la direction, M. Dufour a eu pour système, ce qui est probablement fort habile, d'avoir des noms à mettre non pas en vedette, mais en lettres fulgurantes. Mme Paola Marié a payé sous ce rapport un large tribut à l'affiche.

C'est aujourd'hui Mme Van Ghell qui tient la corde.

Malgré tout le talent de ces deux artistes, et de compte fait, je déclare, et quoi qu'on en ait, que Mlle Cottin leur était de beaucoup préférable. Oh! je me doute bien que les gobe-mouches diront : Mais vous n'y êtes pas, mon pauvre garçon! pensez donc à ce que vous dites! Oser comparer deux Etoiles à une jeune artiste dont le nom n'a jamais fait de potin dans les coulisses du théâtre d'opérette. Vous n'y êtes pas!!!

Permettez, messieurs les malins, que je vous fasse remarquer, avec ou sans égards, que j'aime la jeunesse, la gaieté, l'entrain, la verve, la voix fraîche et étendue, et que j'aime tout cela, qui vous semble, peut être, un mince bagage, qu'une interprétation exagérée ou incomplète.

Jamais il ne me viendra à la pensée de constater, par exemple, le remarquable talent de Mme Van Ghell, j'aurais d'autant plus tort, que ce talent a été mûri par l'étude et le temps. Mais de ce que je constate avec la plus grande sincérité que Mme Van Ghell a beaucoup de mérite, il ne s'en suit pas que je ne puisse avancer que je lui préfère Mlle Cottin; et soit dit en passant, il y a grand nombre de gens de mon avis.

M. Morlet a dû, par suite d'indisposition, céder le rôle de

diplomatie ait l'œil ouvert sur les machinations des gouvernements étrangers que, par discrétion je ne désignerai pas autrement. Et à l'intérieur! C'est là qu'il faut veiller; et, on ne saurait le faire avec trop de soin, car les partis hostiles se préparent à profiter de nos fautes et à mettre en péril, peut être même à détruire de fond en comble nos institutions. Et, puisque l'occasion m'en est offerte, je veux dire deux mots de celles de crédit qui ont compromis en partie la fortune publique. Je considère qu'il sera du devoir de votre représentant d'appeler la sévère attention des pouvoirs sur ces sociétés, afin de mettre un terme aux agissements de ces hommes sans pudeur qui, sous le masque d'une fausse religion, abusent de la confiance qu'on leur a un peu légèrement accordée. J'ai prononcé le mot : Religion; souffrez que je m'arrête un instant sur ce qui concerne les relations de l'Eglise et de l'Etat. Si les choses étaient à refaire, peut-être apporterait-on quelques changements aux lois organiques et autres qui régissent la matière; mais, quelques bons esprits sont de cet avis : qu'il faut voir. Eh bien, on verra.

JACQUES. — Et la Révision de la Constitution?

PREMIER CANDIDAT. — M'y voici.

JACQUES. — Vous n'avez pas le chemin de Rogne-au-Court pour y arriver.

PREMIER CANDIDAT. — Revisera-t-on? Ne revisera-t-on pas? Je veux dire ma pensée toute entière à ce sujet; la déguiser serait indigne de moi-même et du respect que je vous dois. Citoyens, je reconnais qu'il y a du pour et du contre.

LE COMITÉ. — La séance est levée.

Pipo à M. Jourdan, qui l'a créé à Lyon. Par ma foi, j'estime que M. Jourdan n'était pas obligé de chanter de nouveau le rôle, il n'est pas fier.

C'est moi qui... enfin, ne soyons pas plus royaliste que le roy. — Et puis, chacun voit chez lui.

CLIQUE-POSSE.

PETIT DICTIONNAIRE DE POCHE

OASIS. — Une jolie femme au milieu d'un tas de laiderons
 OBÉSITÉ. — Polissonnerie de l'embonpoint.
 OBOLE. — La charité à la portée de tout le monde.
 OBSERVATOIRE. — Champ de lentilles très bien cultivé par M. André, à Saint-Genis-Laval.
 OIGNON. — Légume qui fait pleurer, surtout quand il pousse dans des bottes trop étroites.
 OGRE. — Monstre dans les Contes de Perrault, qui trouvait les enfants g-n-ils à croquer.
 OMELETTE. — Œufs qui ont subi un cataclysme avec ou sans fines herbes.
 ONCLE. — Machine à hériter, d'origine américaine, de plus en plus rare.
 OPÉRA. — Composition musicale pleine de courants d'air plus ou moins agréables.
 OR. — « Une chimère », a dit Scribe. Mais comme Scribe est mort!...
 ORANGE. — Maison royale qui se met en salade.
 ORIGINAL. — Qui tient le milieu entre un fou et un homme de génie.
 OUBLI. — La fosse commune des services rendus.
 OUF. — Enfin, me voilà à la lettre P!
 PAIX. — Chômage des armées. Pour l'Allemagne, le pire, c'est la paix.
 PAL. — Instrument de supplice qui n'a rien de commun avec la guillotine.
 PANTALON. — Vêtement intérieur qui prend, en ménage, le rom de culotte quand c'est la femme qui le porte.
 PARAPLUIE. — Petite tente portative, qu'on appelle pépin, parce qu'on la trouve ordinairement dans les coins.
 PAYS. — Un journal où nul n'est prophète.
 PORTEFEUILLE. — Prix d'excellence.

GOGNANDISES

Devant le nouvel Opéra :
 — C'est l'intérieur qu'il faut voir, c'est aménagé, mon cher! et la salle, quelle sonorité, quels effets d'acoustique! quels échos!
 — Veinards, que ces artistes! rien à faire, chantant tout le temps, et c'est nous encore qui paieront leur écot!

Toto à grand papa, député :
 — Dis donc, bon papa, qu'est-ce qu'on fait quand on est malade?
 — On garde la chambre, mon ami.
 — Mais alors, ils sont donc tous malades, ceux qui gardent là-bas?

Une simple définition :
 — Qu'est-ce qu'un conservateur? — Un homme sensé.
 — Pourquoi? — Parce que ce sont les gens que l'on voit le moins souvent... aliéner.

Nodier aimait passionnément le théâtre de Guignol, voulant faire jouir ses enfants de ce spectacle, il fait venir Guignol et veut remplir Polichinelle.
 Nodier apprend sa leçon; mais il ignorait que la voix de Polichinelle s'obtient au moyen d'une pratique, et il n'en avait pas.
 — Tenez, lui dit Guignol, puisque vous n'avez pas de pratique, voici la mienne.
 Nodier, n'étant pas dégoûté, met l'instrument dans sa bouche. Faute d'habitude, il ne peut le maintenir, et, à chaque mouvement de sa langue, il craint d'avaler la pratique.
 Mais Guignol, qui est bon enfant, le rassure.
 — N'ayez pas peur, quand vous l'avaleriez, cela ne vous ferait pas de mal. Tenez, celle que vous avez là, je l'ai déjà avalé plus de dix fois.
 Nodier pâlit. Guignol souriait.

— Comment, vous plaidez en séparation?
 — Hélas, oui, et il est vraiment singulier que mon mari me reproche mon caractère, car je suis au mieux avec tout le monde.
 — C'est bien pour cela alors.

Dans une agence matrimoniale :
 — Je vous ai trouvé ce qu'il vous faut
 — La personne est-elle riche et jolie?
 — A vous parler franchement elle est laide, mais elle a cent mille francs de dot.
 — Ce n'est pas assez pour moi.
 — Oui, mais la demoiselle est poitrinaire.
 — C'est quelque chose, mais est-ce bien vrai?
 — On vous la garantit.

Si j'étais député, je demanderais la suppression des pigeons, des lapins et des moines.
 Voilà un rapprochement assez bizarre.
 Il est cependant fort simple : les premiers nous mangent en grains, les seconds en herbe et les troisièmes en gerbe.

PETITE POSTE DU GOURGUILLON

L. A. M. — Nous ne sommes pas des regrattiers, mais nous souhaitons vivement que ces messieurs finissent par découvrir un local.
 B. N. — Vous figurez-vous que nous prenons la défense du premier venu, sans savoir ni ce qu'il est ni ce qui vaut?
 M. Grand-Côte. — Nous n'insérons pas de chansons; autre chose s'il vous plaît.
 Lecteur assidu. — Tes binettes ont du chic et nous tentent. Pourrais-tu te charger de certaines charges?

Salle des Folies-Bergère, avenue de Noailles. — Excursions Hamilton. Un voyage autour du monde, grand spectacle panoramique anglo-américain. — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Tous les tramways de Lyon correspondent à l'avenue de Noailles. — Fauteuils, 3 fr.; premières, 2 fr.; secondes, 1 fr.; troisièmes, 50 c.

Le Gérant : P. PERRELLON.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

L'AISSANCE

OBTENUE SANS RISQUES NI SPÉCULATION

Il est mis à la disposition du public

6,000 BONS DE 500 FR. CHAQUE

Remboursables à 3 ans de date

Chaque BON rapporte CINQUANTE francs par an payables par trimestre

A chaque BON est attaché, à titre de garantie : Obligations d'égale valeur, soit des grandes Compagnies des Chemins de fer français ayant la garantie de l'Etat, soit du Crédit foncier de France, au gré de l'acheteur.

Ces titres de garantie sont remis à l'ACHETEUR MEME, qui en touche les coupons d'intérêt.

Donc, le capital engagé est garanti entre les mains même du prêteur par des titres de valeur indiscutable, et, de plus, rapporte dix pour cent par an, ce qui équivaut à dire que l'on a en portefeuille des Obligations de Chemins de fer ou du Crédit foncier de France, qui rapportent dix pour cent au lieu de trois!

Pour premiers renseignements, écrire à M. L. BER, 14, rue Fromentin, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Physique et Chimie populaires Par A. CLERC

La Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, vient de commencer une nouvelle publication qui obtiendra certainement la faveur du public.

Sous le titre général de Sciences mises à la portée de tous, cette librairie publiera une collection d'ouvrages de science, de ces ouvrages qui ont la place d'honneur dans une bonne bibliothèque.

Cette sorte d'encyclopédie scientifique, commence par la Physique et la Chimie populaires illustrées.

Dans cet ouvrage, rien d'abstrait, rien d'aride, la lecture de cette œuvre magistrale est aussi intéressante de celle de n'importe quel roman? Quelle fiction romanesque peut lutter avec la découverte du télégraphe ou du téléphone? Toutes ces découvertes nouvelles sont décrites et expliquées au lecteur, par un maître dans les sciences. M. Alexis Clerc est un des professeurs les plus distingués.

Les illustrations qui doivent encore donner plus de clarté au texte ont été confiées à nos meilleurs artistes, l'œuvre entière sera digne de figurer partout sous tous les rapports.

La publication, commencée depuis peu, formera environ 40 séries à 75 c., ou peut en recevoir deux par mois contre remboursement.

La Librairie Française offre en outre à tous ses abonnés deux magnifiques tableaux géographiques encadrés or, mesurant 65 sur 48, valant quinze francs chaque en magasin. Ces primes sont absolument gratuites.

Les deux premières séries sont envoyées franco contre l'envoi d'un franc cinquante en timbres-poste.

UNE VÉRITÉ CONFIRMÉE

Il n'y a qu'un seul remède réellement efficace contre la constipation, le manque d'appétit, les douleurs d'estomac, les vices du sang; ce sont les Pilules Suisses; un essai vous le prouvera. Dans toutes les pharmacies, au prix de 1 fr. 50.



CIDRE nous envoyons franco et absolument gratis la méthode détaillée pour fabriquer soi-même sans ustensile particulier les cidres, bières, vins de raisins secs de 6 à 15 centimes le litre — Liqueurs, Cognac, Rhum, Kirsch, etc., 50 0/0 économiquement. Ecrire à C. BRIATTE fils et Cie, négociants à PRÉMONT, près Bohain (Aisne). Ajouter 15 centimes pour envoi franco.

UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE

Un pharmacien de Vaucouleurs, M. MARECHAL, vient de découvrir un merveilleux remède, le Spasalgique qui enlève instantanément les neuralgies, les migraines, les maux de dents et les maux de tête.

Le Spasalgique-Marechal dont le prix est de 2 fr., se trouve dans toutes les bonnes pharmacies.

EN VENTE A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

LES DERNIERS BILLETS de la LOTERIE

DE L'EXPOSITION DE BORDEAUX

500,000 BILLETS seulement

125,000 FR. DE LOTS EN ESPÈCES

1 lot de 50,000 fr. | 2 lots de 5,000 fr.
 1 lot de 25,000 fr. | 10 lots de 1,000 fr.
 1 lot de 10,000 fr. | 20 lots de 500 fr.
 100 lots de 100 fr.

Plus un grand nombre de lots offerts par les exposants.

TIRAGE irrévocablement fixé au 3 JUIN

PRIX DU BILLET : 1 FR. 25

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 25 c. jusqu'à 3 billets; 30 c. de 3 à 10; 40 c. de 10 à 15; 60 c. de 15 à 20.

Remise importante sur la vente en gros

EN VENTE

A l'Agence générale de publicité V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, à Lyon

ET A SES SUCCURSALES

SAINT-ÉTIENNE, rue Sainte Catherine, 6
 GRENOBLE, passage Teyssière.

BILLETS DE LOTERIE

DU

PALAIS DES BEAUX-ARTS

VILLE DE LILLE

5,000,000 de BILLETS

600,000 francs de LOTS

GROS LOT

200,000 francs

1 Lot de..... 100,000 fr.
 2 Lots de..... 50,000 »
 4 Lots de..... 25,000 »
 5 Lots de..... 10,000 »
 25 Lots de..... 5,000 »
 50 Lots de..... 500 »

Prix du Billet : 1 fr.

Pour des demandes de 1 jusqu'à 3 billets le prix est de 1 fr. 25 l'un (envoi franco). Au-dessus de ce nombre, 1 fr. le billet, port en sus, soit : 30 c. jusqu'à 6 billets; 45 c. jusqu'à 9; 60 c. jusqu'à 12, etc.

TIRAGE LE 15 JUIN PROCHAIN

Remise importante sur la vente en gros

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

CONVERSION DE LA RENTE 5 0/0

Le Syndicat industriel, société anonyme, capital 20 millions se charge de toutes opérations relatives à la conversion de la rente 5 0/0. Il met également à la disposition du public :

Valeurs garanties par l'Etat.

Revenu : 4 1/2 0/0

Valeurs subventionnées par l'Etat.

Revenu : 5,40 0/0

S'adresser au Syndicat Industriel, 59, rue Taibout, Paris.

EN VENTE

A l'Agence FOURNIER

LYON, 14, RUE CONFORT, 14, LYON

ET A SES SUCCURSALES

Saint-Etienne, 6, rue Sainte-Catherine
 Grenoble, passage Teysseire

BILLETS DE LOTERIE

DE LA

SOCIÉTÉ DE TIR DE LA TOUR-DU-PIN

Cette Loterie est très avantageuse, car elle ne comprend que

100,000 BILLETS seulement

Gros Lot : 20,000 Fr.

Et 600 autres Lots gagnants, montant à 30,000 fr.

TIRAGE OFFICIEL 1^{er} JUILLET

Prix du Billet : 1 fr.

NOTA. — Envoi franco par la poste, contre le prix du billet, plus 15 cent. jusqu'à 3 billets; 30 cent. de trois à dix; 40 cent. de dix à quinze; 60 cent. de quinze à vingt. — Gros et détail.

Remise importante sur la vente en gros

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} V^{ve} YVERNAT

Rue du Viel-Reversé, 3, Lyon

Angle de la rue du Doyenné, quartier St-Georges.

Vaccine et tient des Pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion
 Connait l'allemand. — Place les enfants.

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 1,100,000 fr.

LYON

LAITERIES DU RHONE

SIÈGE SOCIAL

Rue de la Villott

LYON

Les produits en Lait, Beurres et Fromages de la Société sont vendus purs et sans mélange chez tous ses Dépositaires

LAIT PREMIÈRE QUALITÉ, EN VASES CLOS ET SCELLÉS. — EXIGER LA MARQUE

Pour les commandes et demandes de dépôt : rue de l'Hôtel-de-Ville, 60.

P. Perrellon